

Carter II, Edward C., Forster, Robert et Moody, Joseph N. (eds.),
*Enterprise and Entrepreneurs in Nineteenth and Twentieth
Century France*, The Johns Hopkins University Press,
Baltimore, 1976, 207 p.

H. R. C. Wright

Volume 9, Number 2, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700860ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700860ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wright, H. R. C. (1978). Review of [Carter II, Edward C., Forster, Robert et Moody, Joseph N. (eds.), *Enterprise and Entrepreneurs in Nineteenth and Twentieth Century France*, The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1976, 207 p.] *Études internationales*, 9(2), 293–294. <https://doi.org/10.7202/700860ar>

une plus grande collaboration entre les représentants régionaux des organes de l'ONU spécialisés dans le développement sous la forme de réunions périodiques dans le cadre de la région, et sous la présidence du secrétaire exécutif de la CEA.

En d'autres termes, après avoir décrit les mécanismes de collaboration éventuelle ou réelle, entre l'organisation régionale et l'ONU, Ato Berhanykun Andemicael suggère des modifications d'ordre pratique qui tendent à une répartition plus fonctionnelle et rationnelle des tâches, l'OUA ayant une vocation essentiellement politique, la CEA principalement économique. Que l'on adhère à ces conclusions ou que l'on exprime quelques doutes à leur égard, on ne peut les ignorer. Et c'est dans ce double aspect, descriptif et prévisionnel, que réside l'intérêt essentiel de l'ouvrage dont nous conseillons la lecture à tous ceux qui étudient les problèmes africains et des Nations unies. C'est un ouvrage qui doit faire sa marque dans la littérature consacrée à ces questions. Le livre de R. A. Akindede s'inscrit dans le courant global des études régionales qui rencontrent aujourd'hui un certain succès, face à l'universalisme jugé tentaculaire ou au contraire inopérant. Les deux œuvres se complètent donc.

A. M. JACOMY

CQRI,
Université Laval

CARTER II, Edward C., FORSTER, Robert et MOODY, Joseph N. (eds.), *Enterprise and Entrepreneurs in Nineteenth and Twentieth Century France*, The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1976, 207p.

Aux États-Unis, on est de plus en plus conscient des risques et périls écologiques d'une croissance économique illimitée, et de la beauté des petites entreprises. Les

trois éditeurs des quatre essais qui composent ce livre estiment donc que l'histoire des hommes d'affaires en France dans la période d'une croissance bénigne et modérée éveillera l'intérêt des lecteurs américains. Tous les essais s'occupent d'aspects culturels du capitalisme français, mais l'ensemble ne forme pas un portrait cohérent de son visage humain.

Charles Kindleberger se sert de son ample lecture pour préciser le rôle historique de l'enseignement professionnel en France. Il propose une théorie (« a staple theory of entrepreneurship ») selon laquelle chaque branche de l'industrie attire des entrepreneurs ayant les aptitudes les plus appropriées et un pays excelle dans les branches qui demandent les qualités favorisées par ses institutions d'enseignement. La théorie serait difficile à vérifier. L'histoire industrielle de France ne la soutient guère, excepté le cas des entreprises françaises hors de la France. En contradiction avec Rondo Cameron, Kindleberger trouve que les « accompagnants » des banquiers qui ont répandu les méthodes du Crédit mobilier étaient des ingénieurs et non pas des hommes d'affaires. Les polytechnocrates étaient mieux doués pour l'entreprise publique que pour les tractations des marchés du XIX^e siècle, mais maintenant leur heure est venue.

David Landes fournit un exemple élégant de l'historiographie traditionnelle par sa manière de raisonner sur les faits fragmentaires. Il analyse séparément et ensemble les avantages économiques de Roubaix-Tourcoing pour le textile et les trouve insuffisants pour expliquer l'essor industriel de cette région au cours du XIX^e siècle. Un atout important était la disponibilité d'une main-d'œuvre belge. On pouvait toujours l'embaucher à bon marché et la renvoyer sans embarras. Mais d'autres régions pouvaient également attirer des ouvriers étrangers. Il faut donc attribuer le succès de Roubaix-Tourcoing aux qualités de ses entrepreneurs. Ils étaient des catholiques pratiquants sans aucune trace du

jansénisme, mais ils se comportaient tout comme les entrepreneurs de Max Weber. D'où venait cette énergie ? Ils voulaient se justifier face aux privilèges et prétentions des bourgeois de Lille. Cet essai ne contribue pas pour beaucoup au débat sur la thèse de Weber mais fait beaucoup de lumière sur le patronat de Roubaix-Tourcoing. Il démontre que les mobiles de l'action humaine sont très compliqués et que toute affirmation générale à ce sujet, pour être vraie, doit être banale.

Maurice Lévy-Leboyer a voulu faire un aperçu global des entrepreneurs français. Avec Rondo Cameron il les loue d'avoir accompli la croissance économique sans le stimulant qu'un marché domestique expansif aurait apporté. Au lieu de chercher des explications culturelles d'un retard économique, il examine les processus sociaux qui facilitaient les réponses positives et rationnelles des entrepreneurs aux occasions économiques. Sa théorie est dualiste. Les grandes entreprises avaient d'autres avantages que les petites, soit des dirigeants d'un autre type et elles répondaient à des occasions différentes dans le même marché. Le comportement économique des entrepreneurs français se conformait à l'expérience des autres pays, dans l'application, par exemple, des idées du taylorisme ou de la « rationalisation », et il n'y a rien qui demande l'explication par une hypothèse culturelle. Cet essai n'est pas facile à lire, mais il vaut la peine.

Albert Boime attaque les mythes selon lesquels les bourgeois sont des « philistins », et les artistes des utopistes. C'est dommage qu'il faille encore démolir ces absurdités. Boime démontre que Gauguin ne cessait pas d'être un entrepreneur quand il est devenu artiste. Une discussion des collections d'Émile Péreire et d'Eugène Schneider nous informe des goûts des collecteurs mais n'apporte pas des nouvelles du capitalisme français.

H. R. C. WRIGHT

Économique,
Université McGill

CHATELET, François, PISIER-KOUCHNER, Évelyne et VINCENT, Jean-Marie, *Les marxistes et la politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, 730p.

« Le résultat général, ... le fil conducteur de mes études, peut ... se formuler ainsi. Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté ; ces rapports de production correspondent à un degré de développement donné de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le procès de vie sociale, politique et intellectuel en général » (Marx, (1859), *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Marcel Giard, 1928, p. 4).

Ainsi, le sens et même la consistance de la vie politique et des formes de l'État seraient en « dernière instance » économiques. François Chatelet, Évelyne Pisier-Kouchner et Jean-Marie Vincent, tant par leurs brefs commentaires introductifs que par les textes qu'ils ont retenus pour ce volume, soutiennent que le marxisme impose l'éminence du politique.

Thèses contradictoires ? La contradiction n'est qu'apparente. Marx prenant d'abord appui sur l'analyse critique des sociétés les plus avancées de son époque, trace les contenus d'une mise en cause radicale qui se veut d'abord et avant tout, une critique dans tous les domaines. Les différences établies entre l'économique, le politique et l'idéologique, sont des différences conceptuelles, analytiques, heuristiques et non des différences du réel. Ces différences abstraites se dissolvent dans l'unité du quotidien comme dans celle de l'histoire. Le politique est donc partout. Il est de ce fait sans place.